

O prose ! mâle outil et bon aux fortes mains !
 Quand l'esprit veut marcher, tu lui fais ses chemins.
 Grave dans le combat, légère dans la joute,
 En habit d'ouvrier, libre, tu suis ta route.
 Marchant droit vers le but, tu n'as jamais besoin
 D'abdiquer lâchement le mot vrai qui fuit loin :
 Tu le prends au galop, de lui seul occupée...
 Le vers n'est qu'un clairon : la prose est une épée.

Mais, pour refondre ainsi Louis Veillot, il y fallait la main de Louis Veillot lui-même.

Toutefois, si je vous ai lu ce morceau classique, ce n'est pas seulement pour la précieuse indication qu'il fournit, par ses deux versions, sur la sévérité dont l'auteur usait envers ses oeuvres ; c'est aussi parce qu'il donne un aperçu de toute sa poétique. Aux vertus qu'il admire dans la prose, on devine, en effet, les services et les beautés que Louis Veillot réclame à la poésie ; à la vigueur élégante et aisée dont il ploie et déploie ses alexandrins, l'on discerne de quelles images et de quelles idées il sait les enrichir.

Quelques autres exemples achèveront de montrer ce que Louis Veillot demande aux vers et ce qu'il exige des poètes.

Ce qu'il demande aux vers, ce qu'il demande à ses propres vers, c'est de respecter tout ensemble et la raison et la mesure : la raison, dans l'idée ; la mesure, dans la forme.

Il méprise et il raille le rimeur étincelant, surabondant et creux, dont

La plume dégagée, avec des airs fendants,
 Aligne mille vers et ne met rien dedans.

A l'apprenti qui réclame un maître aux écoles nouvelles,
 il conseille :

Pousse en avant ton vers rempli de ta pensée !